

## L'ESPAGNOL : ENTRE CONSTRICTION ET EXPANSION

VERONICA ESTAY STANGE

Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis

Dans ses réflexions sur la langue espagnole, Henri Van Lier constate que « l'espagnol se dresse, se bande sur place » et, plus encore, qu'« il carre, presque incarcère ». Cette remarque qui guidera le parcours proposé par le philosophe à travers la phonosémie, la sémantique, la syntaxe et la culture hispaniques est directement rapportée à l'analogie qui donne titre à l'essai en question, entre « L'espagnol et le gril ». Comme on le sait, le « gril » est un « ustensile de cuisine formé d'une grille métallique placée au-dessus d'un foyer ou plaque de fonte permettant une cuisson à feu vif »<sup>1</sup>.

Deux traits sémiologiques sont ainsi associés à ce terme : l'instrument (la « grille métallique ») et l'action qu'il rend possible (la « cuisson », corrélée à la figure du « feu »). Curieusement, Van Lier laisse dans le flou l'acception plus fondamentale de la séquence narrative (de la cuisson) impliquée par le mot « gril », en n'en retenant que le sème lié à l'objet-instrument, la « grille ». C'est donc à partir de ce sémantisme partiel qu'il développe l'association métaphorique entre l'espagnol et le gril.

### « L'espagnol et le gril » : le statut de la métaphore

Or, si les éléments de description de la langue présentés à ce titre sont pour la plupart justes, le linguiste ou le sémioticien ne pourrait s'empêcher de voir dans l'emploi discursif et argumentatif de cette métaphore fondamentale une énigme si ce n'est une provocation. S'agit-il de la cristallisation figurative (sorte d'*exemplum*) d'une réflexion abstraite et rationnellement fondée ? Ou bien constitue-t-elle un *a priori* délibérément choisi à partir duquel se déploie un univers conceptuel également métaphorique<sup>2</sup> ? Autrement dit, la métaphore se trouve-t-elle au bout de la conceptualisation, ou bien en est-elle le point de départ ? La réponse à cette question ne manque pas d'importance : d'elle dépend la distinction entre une démarche analogique, corrélée à un registre poétique ou mythique, et une démarche proprement scientifique, associée à un registre déductif, objectivant<sup>3</sup>. À ce propos, l'auteur laissera planer le doute tout au long de ses *Logiques de dix langues européennes*, provoquant ce qu'on peut considérer comme une sorte de « suspension épistémologique ».

Si cette incertitude concernant le statut de la métaphore ouvre des potentialités de sens peu habituelles, elle court le risque de projeter comme horizon philosophique une ontologie du langage contre laquelle Van Lier lui-même se serait certainement prononcé. Par conséquent, le devoir du lecteur ou du commentateur consiste à reconnaître les limites et une certaine fragilité scientifique de la métaphore comme conditions mêmes de sa valeur et de sa richesse heuristiques.

C'est donc dans cette perspective, la seule à même de rendre possible une anthropologie et une sémiotique des langues, que nous prolongerons les observations de Van Lier concernant la force

« constrictive » de l'espagnol (d'Amérique latine), illustrée par la métaphore du gril – et, plus précisément, de la « grille métallique ». Ce faisant, nous tenterons de mettre en évidence la relativité de cette force constrictive, en suggérant son conflit avec une force contraire qui, considérée comme « expansive », pourrait donner lieu à d'autres représentations métaphoriques, ou bien conduire à l'intégration de la figure du feu (de la cuisson) comme élément essentiel du sémantisme du « gril ».

### La grille du gril : *constriction éthique*

Après avoir étudié les manifestations de la *carrure* (associée à la grille métallique) en tant que principe général d'organisation dans la prosodie, dans la sémantique et dans la syntaxe de l'espagnol, le philosophe explore les « consonances culturelles » de ce phénomène de contention, d'abord dans l'univers hispanique, et ensuite dans le monde hispano-américain. Au sein de ce dernier, il reconnaît l'existence d'une « constriction logique » manifestée dans les labyrinthes philosophiques et intellectuels de Jorge Luis Borges, d'une « constriction imagétique » incarnée par la figure des gallinacés détruisant les mailles des fenêtres dans *El otoño del Patriarca* de Gabriel García Márquez, et d'une constriction d'ordre naturel (climatique, territorial) illustrée par les paysages désertiques dans *Pedro Páramo*, de Juan Rulfo.

Or, en lisant attentivement l'ensemble du texte « L'espagnol et le gril », on remarque que le motif de la « constriction » tel qu'il est abordé par Van Lier possède un caractère éminemment modal<sup>4</sup> : il se définit par l'impuissance ou par l'interdit, par le /ne pas pouvoir/ ou par le /ne pas devoir/ (sortir du labyrinthe, détruire les mailles en métal, féconder la terre). C'est pourquoi la diction espagnole, au contact de l'arabe, est envisagée comme « une sorte d'élan aussitôt réprimé ou comprimé ». De la compression à la répression, un dispositif modal se met en place : « la jota s'arrache avec violence sans se libérer », « le r infinitif bloque plus qu'il ne propage », le mot *ejecución* accomplit l'exécution qu'il désigne...

Par conséquent, aux trois formes de la constriction identifiées par le philosophe dans la culture hispano-américaine pourrait s'ajouter une quatrième, que nous appellerons la *constriction éthique*. Ce type de constriction, plus fondamentale car impliquée par les autres, permettrait de mettre en évidence le dispositif modal et la visée axiologique qui les sous-tendent.

En dernière instance, ce phénomène socio-sémiotique rendrait compte de l'imaginaire cristallisé dans la métaphore du gril (et, plus précisément, de la grille métallique) proposée par Van Lier. En effet, si l'espagnol « incarcère », c'est moins par ses propriétés immanentes, qui définiraient une sorte d'« esprit de la langue », que par les conditions (sociales, culturelles) de sa production, de sa réception, et aussi de son analyse. De ce point de vue, en jouant le jeu de la métaphore mais en reconnaissant sa subjectivité inhérente, nous aborderons quelques manifestations langagières de la *constriction éthique* dans l'espagnol d'Amérique latine.

### Ethique de la véridiction, éthique de l'altérité

#### a) Le plus-que-parfait

Dans son ouvrage *Suma de minucias del lenguaje*<sup>5</sup> (*Ensemble des minuties du langage*), José G. Moreno de Alba observe que l'espagnol d'Amérique Latine, et notamment celui du Mexique, possède un caractère plus « cordial » que l'espagnol d'Espagne. Au niveau supra-segmental, cette cordialité se manifeste par une intonation moins vigoureuse, un *tempo* plus lent et un ton plus aigu que ceux qui sont propres à la prononciation ibérique.

Dans la morphosyntaxe, la cordialité est associée à l'emploi fréquent du diminutif, tandis que dans le domaine lexical elle est corrélée à l'utilisation dans l'espagnol mexicain de termes comme « *mande* », « *mande usted* » (« ordonnez-moi ») ou « *a sus órdenes* » (« à vos ordres ») à la place du « *qué* » interrogatif (« quoi ? ») pour répondre à un appel ou parfois pour solliciter la répétition d'un énoncé mal compris.

Comme le rappelle Moreno de Alba, deux raisons sont le plus souvent invoquées pour expliquer ces phénomènes : l'influence des langues amérindiennes, et le contexte socio-historique dans lequel s'est développé l'espagnol d'Amérique latine. En admettant avec réticence ces explications, le même auteur suggère que, dans le cas des formules de politesse telles que « *mande usted* », leur utilisation actuelle – devenue indépendante de la différence hiérarchique effective entre les interlocuteurs – répond à un phénomène de « ritualité », c'est-à-dire d'usage. Par conséquent, conclut-il, il se peut que l'origine historique de ces formules ait été une relation de soumission ; il faudrait enquêter là-dessus. Cependant, aujourd'hui elles doivent être considérées, du moins à mon avis, comme des manifestations du caractère fortement courtois de l'espagnol mexicain.<sup>6</sup> Moreno de Alba évite ainsi de se prononcer à l'égard de l'hypothèse, sans doute réductrice, selon laquelle ces expressions, issues de la colonisation, seraient des révélateurs d'un caractère national marqué par l'humiliation subie pendant plusieurs siècles<sup>7</sup>.

Pour ce qui nous concerne, il est intéressant de constater que, en dehors de la controverse socio-historique, la « cordialité » peut être abordée comme un trait objectivement analysable car inscrit dans l'usage hispano-américain de la langue. La *constriction éthique* que, en prolongeant la réflexion de Van Lier, nous essayons d'approcher, désignerait donc cette composante axiologique dans la praxis de l'espagnol américain.

En étudiant les influences du quechua<sup>8</sup> sur l'espagnol des Andes, Ana María Escobar<sup>9</sup> affirme qu'au-delà des emprunts strictement lexicaux, l'espagnol a développé en contact avec le quechua des fonctions discursives particulières, appelées « forces discursives », qui se manifestent par des éléments morphologiques. Ces forces discursives, qui résultent de la combinaison des caractéristiques sémantiques des deux langues, concerneraient d'une part le rapport entre l'énonciateur et son énoncé, et d'autre part le rapport entre l'énonciateur et l'énonciataire.

Selon notre hypothèse, ce sont des « forces discursives » de cette sorte qui contribuent à la configuration du cadre modal caractéristique de l'espagnol américain. Concrètement, selon Escobar, le rapport entre l'énonciateur et son énoncé s'exprime, parmi d'autres phénomènes, par un usage particulier du plus-que-parfait qui diffère de son emploi courant en espagnol ou dans d'autres langues.

En effet, le plus-que-parfait de l'indicatif possède habituellement une fonction temporelle qui permet de faire référence à un événement passé qui a eu lieu avant un autre événement passé. Mais, dans l'espagnol en contact avec le quechua, le plus-que-parfait possède aussi la fonction d'exprimer des événements passés qui ont eu lieu *avant que l'énonciateur lui-même* puisse les constater.

Ainsi, on trouve des phrases où le passé simple exigé par les normes grammaticales est remplacé par le plus-que-parfait en raison d'une précaution discursive : il s'agit d'assumer (ou non) la responsabilité de l'information rapportée, en indiquant son statut véridictoire – /certain/ car constaté par le locuteur-témoin (passé simple) ; /incertain/ car non constaté par lui (plus-que-parfait).

Cette fonction discursive étant obligatoire dans la langue quechua, son omission signifie un « manque de respect ou d'intérêt dans l'interaction »<sup>20</sup>. En espagnol, cette fonction étant facultative, elle possède pourtant la même connotation axiologique que dans le quechua.

Quant à la force discursive qui, selon le même auteur, intensifie sous l'influence des langues amérindiennes le rapport entre l'énonciateur et l'énonciataire, elle concerne un phénomène encore plus généralisé dans l'espagnol d'Amérique latine : l'emploi du diminutif.

## b) Le diminutif

En espagnol, le diminutif se construit par dérivation, c'est-à-dire par l'addition d'un suffixe<sup>21</sup> à la racine du mot – par exemple : casa (maison) > *casita* (petite maison). Comme les hispanophones le constatent intuitivement, et comme de nombreuses études linguistiques et socio-linguistiques le montrent sans pour autant parvenir à une explication unanime<sup>22</sup>, dans l'espagnol américain l'utilisation du diminutif est beaucoup plus importante que dans l'espagnol ibérique.

En Amérique latine, non seulement les noms (communs et propres) sont susceptibles d'une dérivation diminutive, mais également les adjectifs – feo (laid) > *feito* ; blando (souple) > *blandito* –, certains adverbess (l'adverbe étant normalement invariable) – adios (au revoir, adieu) > *adiosito* ; ahora (maintenant) > *ahorita* – et locutions adverbiales – por favor (s'il te plaît) > *por favorcito* – ; et même, bien que plus rarement, quelques verbes au gérondif – durmiendo (dormant) > *durmiendito* –, ainsi que des vocables d'origine étrangère – sweater > *sweatercito*.

En envisageant un classement sommaire<sup>23</sup>, on peut soutenir que, d'un point de vue sémantique, au niveau figuratif le diminutif désigne des traits liés à la dimension spatiale (petite taille) ou temporelle (jeunesse) de l'objet perçu. Au niveau modal et passionnel, il exprime une tension affective euphorique (tendresse, sympathie, compassion) ou dysphorique (rejet, mépris) entre le sujet et l'objet de son énonciation.

En revanche, d'un point de vue sémio-pragmatique, le diminutif s'inscrit dans une dimension relationnelle : c'est un marqueur d'affection (mais cette fois entre l'énonciateur et l'énonciataire) aussi bien qu'un marqueur de « courtoisie » – c'est par ailleurs cet usage qu'Escobar associe à l'influence des langues amérindiennes.

Ainsi, le diminutif en tant qu'opérateur relationnel peut jouer un rôle passionnel, d'un côté, et un rôle que nous considérerons comme *éthique*, de l'autre. C'est évidemment sur ce dernier type d'usage (dit de « courtoisie »), particulièrement présent dans l'espagnol d'Amérique latine, que nous centrerons l'attention.

À propos de cette fonction que nous appelons *éthique*, Jeanett Reynoso Noverón<sup>24</sup> remarque que le diminutif peut être utilisé comme un indicateur de respect et de distance de l'énonciateur vis-à-vis de l'énonciataire – « le hablamos al *patroncito* » (« nous avons parlé au petit patron »). Mais, poursuit-elle, le diminutif peut également être employé comme un « amortissant » qui permet d'atténuer l'effet produit par un contenu désagréable : le diminutif joue alors un rôle euphémistique – « Si tan siquiera fuera güerillo puede que lograra algo ; pero así, *prietito*... » (« Si au moins il était blond, peut-être il réussirait quelque chose ; mais tel qu'il est, (*petit brun*... »). Dans cet exemple, le mot *prieto* (brun) pouvant être considéré comme une insulte dans l'espagnol mexicain, son effet (potentiellement) péjoratif est adouci par le diminutif.

Cette même fonction « amortissante » permet aussi d'expliquer le phénomène signalé par Escobar qui consiste en l'utilisation du diminutif lorsque l'énonciateur sollicite quelque chose à son interlocuteur (un objet, un service) : dans ce cas, le diminutif permet d'atténuer l'effet d'imposition produit par la demande<sup>15</sup>.

Entre la politesse (modalisée par le /devoir/) et l'accueil (modalisé par le /vouloir/), cet usage du diminutif de « courtoisie » illustre, par le *rétrécissement* même que le diminutif implique, la *constriction* éthique que la métaphore du gril nous a permis d'envisager.

L'emploi du plus-que-parfait dans la région des Andes manifeste, nous l'avons suggéré, une sorte d'*éthique de la véridiction* inscrite dans le langage. De leur côté, les formes relationnelles du diminutif que nous avons citées font partie d'une *éthique de l'altérité* à la lumière de laquelle il serait intéressant d'étudier les éléments supra-segmentaux (d'intonation, timbre et *tempo*) et lexicaux (« mande usted ») évoqués par Moreno de Alba, et même des phénomènes de gestualité (comme le sourire) qui font partie du stéréotype de l'hispanophone latino-américain.

### De la constriction éthique à l'anéantissement de soi : « je ne vaux plus rien »

Par ailleurs, en revenant sur le caractère fondamental de la constriction éthique, il est utile de remarquer que chez Juan Rufo, d'ailleurs cité par Van Lier, la « constriction climatique » ainsi que certaines « constrictions imagétiques » relèvent, plus profondément, d'un rapport conflictuel au pouvoir : d'une constriction éthique qui prend, ici, la forme de la soumission forcée.

Dans le conte « Diles que no me maten » (« Dis-leur de ne pas me tuer ») du recueil *El llano en llamas*, au cœur du récit se trouve la figure d'une clôture entre deux champs – l'un, riche pâturage ; l'autre, terrain désertique – maintes fois détériorée par Juvencio, l'habitant de la zone désertique, et autant de fois reconstruite par don Lupe, le propriétaire du pâturage, pour empêcher le bétail de son voisin de s'y nourrir.

Si l'on prend cette figure pour une « constriction imagétique » (équivalente à celle évoquée par Van Lier des gallinacés qui détruisent les mailles dans *El otoño del Patriarca*), on constate qu'elle apparaît comme la cristallisation d'un conflit d'ordre social. En effet, plongé dans la misère, désespéré par le fait que ses animaux meurent de faim, et accablé par l'interdit de plus en plus violent posé par le puissant don Lupe, Juvencio ne trouve d'autre solution que de le tuer. Vivant depuis lors dans l'ombre par peur de la « justice » (ou de la vengeance), plusieurs années après il sera condamné à mort par le fils de don Lupe, devenu colonel. « Dis-leur de ne pas me tuer », c'est la prière adressée par Juvencio au colonel qui donnera à ses hommes l'ordre de l'exécution.

Si la narration est écrite dans un style cru, sans concessions, les interventions de Juvencio sont parsemées de diminutifs : « [...] Por eso me vine a vivir junto con mi hijo a este otro *terrenito* que yo tenía » (« [...] C'est pourquoi je suis venu habiter avec mon fils dans ce petit terrain que j'avais »<sup>16</sup>), se justifie-t-il inutilement. « Yo no le he hecho daño a nadie [...] Más *adelantito* se los diré » (« Je n'ai fait du mal à personne [...] Plus (petit) loin je le leur dirai »), pensait-il pendant que les bourreaux l'amenaient. Face au colonel, avec le sombrero entre les mains « par respect », Juvencio finit par se rétrécir lui-même, tout comme le diminutif a rétréci son discours : « ¡Mírame, coronel! [...] Ya no valgo nada. No tardaré en morirme *solito*, derengado de viejo. ¡No me mates! » (« Regarde-moi, colonel. [...] Je ne vaux plus rien. Je ne tarderai pas à mourir (petit) seul, épuisé de vieillesse. Ne me tues pas ! »).

« Je ne vaud plus rien », c'est sans doute la forme la plus radicale de la constriction éthique, qui bascule alors vers la négation de soi. À ce stade, le mobile de la politesse et du respect n'est plus le vouloir ou le devoir mais la peur. La constriction éthique devient alors stratégie de survie.

Par ses potentialités discursives et lexicales – renforcées, selon les analystes, au contact des langues amérindiennes –, l'espagnol peut donc exprimer avec des nuances très subtiles cette gamme axiologique qui va de la « cordialité » assumée à la « soumission » imposée, en passant par la « politesse » exigée.

### **Le feu du grill : forces expansives de l'espagnol**

Or, cette lecture métaphorique de l'espagnol resterait incomplète si l'on n'y reconnaissait pas une force expansive au moins aussi puissante que les forces constrictives ici évoquées. En effet, si l'espagnol est le grillage, il est aussi la flamme qui déborde, le feu qui se répand, la fumée qui s'échappe. C'est seulement à cette condition qu'il peut être associé à la métaphore du grill. « La sentence espagnole » est un « tir soutenu et constant », affirme Van Lier pour caractériser la syntaxe hispanique. Mais il est également vrai que, dans l'expression écrite, l'espagnol tend à faire appel à des formes plus souples et plus approximatives que celles de la sentence, et cela justement pour des raisons syntaxiques : il y a dans la langue espagnole, fortement rattachée à l'esthétique baroque, une volupté de la syntaxe qui s'exprime par une grande capacité à intégrer et à cumuler sans violence rythmique ni grammaticale des périphrases, des tournures linguistiques et des suites de constructions subordonnées que les autres langues supporteraient difficilement.

Ainsi, dans la traduction espagnol-français – dont nous avons quelque expérience –, le « jardin » français se trouve souvent comblé et même dépassé par la fécondité syntaxique de l'espagnol, qui fait proliférer les relatifs et les appositions enchaînés ou emboîtés, créant des arborescences interminables que le jardinier français découperait volontiers en des phrases indépendantes.

Le doctorant hispanophone qui s'entraîne à écrire en français doit commencer par apprendre à limiter l'exubérance syntaxique que sa langue lui impose et à laquelle le français académique est pour le moins réticent : s'exercer à composer des phrases classiques au déploiement rigoureusement contrôlé, fait partie de l'entraînement de base de l'hispanophone qui s'initie à la francophonie.

Pour reprendre l'exemple de *El otoño del Patriarca* cité par Van Lier, la force constrictive qu'exprime, au niveau figuratif, l'image initiale des gallinacés détruisant les mailles, et que manifeste, au niveau axiologique, la puissance dictatoriale du Patriarche, se trouve en tension avec la force expansive qui, au niveau syntaxique, forme des unités de sens si vastes que des dizaines de pages se succèdent sans un seul point à la ligne.

À cette force expansive de la syntaxe s'ajouterait enfin, du point de vue sémantique, la force expansive de la métaphore, notamment dans la littérature hispano-américaine. Le mouvement littéraire qu'on a appelé le « réalisme magique », révélateur d'un imaginaire culturel, repose de manière importante sur des procédés métaphoriques souvent fondés sur l'hyperbole.

C'est ainsi qu'à Macondo – le village où García Márquez situe le récit de *Cien años de soledad* –, pendant le déluge (qui a duré « quatre ans, onze mois et deux jours »), « l'atmosphère était si humide que les poissons auraient pu entrer par les portes et sortir par les fenêtres en naviguant dans l'air des chambres ».

De même, les personnages sont marqués par des traits hyperboliques : Remedios, la bella, était si belle et si angélique qu'un jour, entourée par la blancheur lumineuse des draps ondoyants qu'elle était en train de plier dans le jardin, éprise d'un élan de beauté elle a fini par s'envoler dans le ciel jusqu'à disparaître ; l'un des derniers Aureliano – celui qui a déchiffré les parchemins prophétiques de Macondo – avait une « masculinité » si « inconcevable » qu'il parcourait la maison de son amante en portant une bouteille de bière sur son sexe ; Úrsula, la fondatrice de la famille Buendía, a vieilli en se momifiant et en se rétrécissant jusqu'à devenir « un pruneau perdu dans sa chemise de nuit » qu'il fallait secouer de temps en temps pour s'assurer qu'il était vivant.

Et que dire encore de *Los funerales de la Mamá Grande*, un récit construit autour d'un personnage qui est l'incarnation hyperbolique du pouvoir. Par des procédés semblables, Juan Rulfo raconte comment dans le village de *Luvina* la tristesse est si profonde qu'elle prend proprement corps et vie : « On peut la voir à toute heure. Le vent qui souffle la remue, mais il ne l'emporte jamais. C'est comme si elle y était née. On peut même la goûter et la sentir, car elle est toujours sur vous, bien serrée contre vous, et parce qu'elle est oppressante comme un grand cataplasme sur la chair vive du cœur. »<sup>17</sup>

Ces différents exemples de constriction et d'expansion montrent que l'espagnol (d'Amérique latine) se définit en dernière instance par une opposition de forces que la métaphore du gril peut incarner aussi bien que d'autres métaphores.

Ce qui nous intéresse en tout cas, c'est de suggérer l'existence d'un substrat tensif dans les cristallisations langagières de la praxis énonciative. Entre la constriction éthique, d'une part, et la révolte syntaxique et métaphorique, de l'autre, c'est comme si la langue cherchait (et trouvait) son équilibre. En explorant les avatars de cette quête, nous avons tenté d'appréhender la spécificité de la langue au sein d'une certaine culture, ou bien la spécificité d'une culture telle qu'elle se manifeste dans l'usage de la langue.

## Notes

<sup>1</sup> *Le Petit Robert*, 2004.

<sup>2</sup> Il s'agit là du procédé cognitif qu'A. J. Greimas appelle « raisonnement figuratif ». Ce type de raisonnement fait reposer sur le niveau figuratif (celui des « figures du monde ») la syntaxe et le sémantisme des autres niveaux, plus abstraits, du discours. L'exemple classique de ce type de raisonnement est celui de la parabole évangélique, où le récit de base est corrélé, plus profondément, à des dispositifs axiologiques. Algirdas Julien Greimas, « Le savoir et le croire : un seul univers cognitif », *Du sens II. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil, 1983.

<sup>3</sup> Telle est précisément la distinction proposée par Greimas (*ibid.*) entre la rationalité fondée sur le « croire », et celle fondée sur le « savoir ».

<sup>4</sup> Nous rappelons qu'en sémiotique les modalités se définissent comme des prédicats qui modifient d'autres prédicats. La classe des prédicats modaux se limite à cinq catégories essentielles : *vouloir*, *devoir*, *croire*, *savoir*, *pouvoir*, qui modalisent les verbes *être* ou *faire* – ce dernier peut modaliser aussi l'ensemble de la série, donnant lieu alors à ce que les grammairiens appellent la factitivité : « faire-croire », « faire-faire », etc., et que les sémioticiens isolent comme un vaste domaine d'étude : celui de la « manipulation ».

<sup>5</sup> José G. Moreno De Alba, « Mande usted, a sus órdenes », *Suma de minucias del lenguaje*, Mexique, Fondo de Cultura Económica, 2003.

<sup>6</sup> C'est nous qui traduisons.

<sup>7</sup> Cette logique est en effet questionnable car, radicalisée, elle pourrait conduire à affirmer par exemple qu'en français le mot « merci », signifiant étymologiquement « pitié », rend compte d'une disposition passionnelle nationale. À cette différence près qu'en France peu de traces restent des circonstances historiques du surgissement de ce vocable au Moyen Âge, tandis qu'en Amérique Latine la question (et même la blessure) de la domination sur les indiens, source probable de l'expression « mande usted », reste toujours ouverte...

<sup>8</sup> Le quechua était l'une des langues de la civilisation inca. Il est actuellement parlé dans la région des Andes et dans l'Amazonie (Bolivie, Colombie, Equateur, Pérou...).

<sup>9</sup> Ana María Escobar, « Fuerzas discursivas en el español en contacto con el quechua », in Julio Calvo Pérez, Daniel Jorques Jiménez (éd.), *Estudios de lengua y culturas amerindias II – lenguas, literaturas y medios*, Université de Valencia, 1998.

<sup>10</sup> *Ibidem*, p. 131.

<sup>11</sup> L'espagnol possède au moins sept suffixes qui expriment le diminutif : *-ito, -illo, -ico, -ete, -ejo, -uelo, -in*.

<sup>12</sup> Cf., parmi d'autres, Amado Alonso, « Noción, emoción, acción y fantasía en los diminutivos », *Estudios Lingüísticos (Temas Españoles)*, Madrid, Gredos, 1951/1974, pp. 161-189 ; J. Ignacio Davila Garibi, « Posible influencia del náhuatl en el uso y abuso del diminutivo en el español de México », *Estudios de Cultura Náhuatl*, vol. 1, Mexique, UNAM, 1959, pp. 91-94 ; Juan M. Lope Blanch, « La influencia del sustrato en la gramática del español mexicano », in *Estudios sobre el español de México*, Mexique, UNAM, 1971/1991, pp. 161-168 ; Emilio Nájiz Fernández, *El diminutivo. Historia y funciones en el español clásico y moderno*, Madrid, Gredos, 1973.

<sup>13</sup> Pour une analyse détaillée des différentes fonctions du diminutif, cf. José Joaquín Montes Giraldo, « Funciones del diminutivo en español: ensayo de clasificación », Instituto Caro y Cuervo, Bogotá, 1972. Cf. également Jeanett Reynoso Noverón « Procesos de gramaticalización por subjetivización: el uso del diminutivo en español », Mexique, UNAM, 1985. En ce qui concerne spécifiquement l'usage de courtoisie du diminutif, cf. les ouvrages cités d'A. Alonso, d'E. Nájiz.

<sup>14</sup> Reynoso Noverón, *op. cit.*, p. 83-84. Nous avons emprunté les exemples au même auteur.

<sup>15</sup> Escobar, *op. cit.*, p. 134.

<sup>16</sup> Dans cette citation et dans les suivantes, c'est nous qui traduisons.

<sup>17</sup> Juan Rulfo, « Luvina », *El llano en llamas*.